



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Portraits intimes du dix-huitième siècle

**Goncourt, Edmond de
Goncourt, Jules de**

Paris, 1878

L'abbé Barthélemy

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48082](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48082)

L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Je donnerois plusieurs mois de Paris pour quelques jours passés à Tivoli avec vous et M. le Bailly..... Ma folie est de retourner à Rome..... J'ay pris goût aux voyages. Je suis bien tenté de celui de Vienne. M. et M^{me} de Stainville ont la bonté de me le proposer. Mes affaires d'un côté, la médiocrité de ma fortune de l'autre, sont les seuls obstacles qui m'arrêtent. Je verrois avec plaisir le cabinet de l'Empereur, et ceux de quelques particuliers d'Allemagne. De là je retournerois à Venise pour voir à loisir ces sénateurs qui ont eu tant de bontés pour moi.

Vous me demandez ce qu'il fait, M. de C. (Caylus) : un troisième volume de ses antiquités, une explication de la table iliaque, une édition de peintures antiques dont il a trouvé les dessins à Paris, plusieurs dissertations pour l'Académie, etc. ; tout cela se fait à la fois sans livres, sans corrections, sans être jamais arrêté.

A Paris, ce 14 juin 1757.

Je reviens enfin à vous, mon cher ami, c'est-à-dire à moi-même..... Outre des arrangemens que j'avois à faire au cabinet, soit pour les médailles acquises en Italie, soit pour une collection que j'avois achetée à Marseille, il m'a fallu faire un mémoire pour l'Académie ; ce n'étoit pas mon dessein. On m'y a forcé, et je me suis trouvé embarrassé. Il falloit traiter le sujet d'une manière un peu intéressante pour le public, puisqu'il étoit destiné pour la rentrée publique. Tout ce que j'ay vu dans mon voyage est connu depuis longtemps : la difficulté étoit de dire des choses neuves et amusantes. J'ay choisi le sujet le moins susceptible de cet avantage, le plus souvent et le mieux

traité par les antiquaires, à qui je rends justice. J'ay pris les monuments de Rome..... Je n'ay point examiné ces monumens en eux-mêmes, mais dans leur rapport avec l'histoire des arts et des mœurs. Je forme une chaîne sur les témoignages des historiens, et j'accroche de tems en tems à cette chaîne les petites observations que j'ay eu occasion de faire..... Je fais de l'arabe ce qu'il en faut pour vivre (à propos d'une inscription arabe de Mailles). D'autres occupations m'ont forcé depuis longtems d'abandonner cette langue.

Des maux d'estomac, les pluyes, les froids, le bruit, l'absence de M. et de M^{me} de Stainville me donnent des momens d'humeur insupportables. Je suis triste comme le pauvre Baron de Gleichen. J'ai envie de me faire théatin, d'aller m'établir à Rome, à condition que vous me prendrés pour votre compagnon. Sans plaisanterie, si j'étois riche et libre, je finirois mes jours en Italie. Rien n'est comparable à un beau soleil; je ne sais plus de quelle couleur il est. Nous sommes tranquilles à présent. Au milieu de nos troubles, le Roi a dit au Parlement : « Je vous aime bien. » Le Parlement a répondu : « Nous vous aimons bien aussi. » Et la paix s'est faite.

A Paris, ce 11 septembre 1757.

..... Nous n'avons rien ici de bien intéressant à vous apprendre; les nouvelles littéraires n'offrent rien de satisfaisant, les esprits sont en vacance, le temps de la récolte est communément en hyver. Mon cabinet m'occupe entièrement. J'insère les médailles acquises en Italie ou à Marseille.

M. de Caylus vous prie de lui acheter quelques petits pots cassés, si vous en trouvez l'occasion.

A Paris, ce 17 octobre 1757.

..... Ce motif m'a engagé à vous adresser des personnes de mérite que le conclave attire à Rome. La première qui se présentera à vous est M. l'abbé Morlai ou Morellet, à qui j'ay donné une lettre. C'est un licencié en Sorbonne qui réunit diverses connoissances et qui a beaucoup d'esprit; il a fait divers articles de théologie pour l'Encyclopédie, et tout récemment un traité de commerce dont l'objet est d'obtenir la permission de porter en France des toiles peintes et d'en fabriquer. Cet ouvrage est très-bien fait.

A Paris, ce 22 may 1758.

9 avril 1759.

..... La pension que je venois d'obtenir, je n'avois pas pu vous l'écrire. J'avois été obligé de me rendre à Versailles pour remercier M. l'Évêque d'Orléans et surtout M. et M^{me} la duchesse de Choiseul, qui m'avoient en cette occasion donné des marques si touchantes de leur bonté. M. le duc, impatient de m'en faire ressentir les effets, a demandé lui-même que les 4000 livres de pension qu'on m'a donnés fussent mis sur l'archevêché d'Albi, qu'on destinoit à M. l'Évêque d'Évreux, son frère.

A Paris, ce 16 juillet 1759.

..... Le baron de Gleichen, qui vous salue et avec qui je dinai hier chez M^{me} du Boccage, nous quitte et entre au service du Roi de Danemark. Il y avoit à ce dîner un abbé de Naples, nommé, je crois, Gaillani (Galiani); le connoissez-vous? Il a beaucoup d'esprit, mais il parle beaucoup, et l'hyperbole me paroît sa figure favorite.

A Paris, ce 9 juillet 1763.

Je pars après-demain pour les eaux de Forges, à vingt-cinq lieues de Paris. J'y vais avec notre cher ambassadeur (M. de Stainville), attirés l'un et l'autre par la réputation de ces eaux qu'on dit être excellentes pour les maux d'estomac.

17 décembre 1763.

..... Vous regrettez les conversations du Palais-Royal. Nous vous y regrettons. C'est le sort de tout ce qui respire. Des plaisirs, des chagrins et surtout force regrets.

A Paris, 31 janvier 1764.

..... M. de Saint-Palaye va enfin commencer l'impression de son dictionnaire immense de la langue françoise depuis le XII^e siècle jusqu'au règne de Louis XIV. C'est un ouvrage de quarante ans, et d'un travail si prodigieux, qu'il est difficile de concevoir qu'un homme seul ait pu former et exécuter ce projet. Ne remarquez-vous pas, mon cher ami, qu'on dit sans cesse que notre nation ne s'occupe que d'objets frivoles et que notre littérature est aussi légère que notre caractère? Je doute cependant que chez aucun peuple on fasse à présent d'aussi grandes entreprises que chez nous; nous avons peut-être trente bénédictins occupés de gros ouvrages tels que la collection des *Historiens de France*, de *Gallia Christiana*, la *Diplomatique*, les *Histoires des Provinces*, les éditions des *Pères*, etc. Outre le travail continu des Académies, combien de particuliers se livrent à de longs et pénibles travaux, combien de découvertes dans la géométrie, l'histoire naturelle, les langues orientales!..... Et vous riez sans doute lorsque vous entendez dire que la littérature françoise ne produit que de petites brochures.

18 mars 1768.

M. de la Reynière m'a fait des compliments de votre part sur la place de secrétaire des Suisses..... J'ay été d'autant plus touché de ce nouveau bienfait de M. le duc et de M^{me} la duchesse de Choiseul, qu'ils y ont mis toutes les grâces possibles. La place, qui est excellente et qui ne donne rien à faire, étoit purement à la disposition de M. le duc en qualité de colonel-général des Suisses. Elle m'a mis à portée de me défaire de ma pension de 1,000 écus qui me restoit sur le *Mercur*; j'en ay obtenu 1,000 livres pour M. de Chabanon, de notre Académie, et autant pour M. de Guignes, tous deux mes amis depuis très-longtemps..... Je me suis défait aussi d'une pension de 400 livres que j'avois en qualité de censeur, et je l'ai obtenue pour M. l'abbé Boudot, attaché depuis longtemps à la bibliothèque, de manière que je ne dois plus aux lettres que mes places au cabinet et à l'Académie, et j'ay la vanité de croire que je les ay méritées.

A Paris, ce 9 juin 1775.

..... Malade à Paris, je végète auprès de mes connoissances et de mes amis. A Chanteloup, je cours les champs à pied et à cheval; c'est ainsi que je dissipe ces jours que je dépensois si délicieusement autrefois sur mes livres. Ce qui me fâche le plus, c'est que bientôt je ne trouverai plus avec qui m'entretenir de l'objet principal de mes études. Notre Académie s'est presque renouvelée depuis votre départ de Paris; notre littérature devient plus brillante, mais tourne plus du côté du bel esprit. Nos anciens confrères et amis disparaissent; voilà le pauvre Capperonnier qui est mort ces jours derniers. Nous avons encore MM. de Fonce-magne, Saint-Palaye, Le Beau, Burigny, d'Anville; mais leur âge me fait trembler. Il faut mourir ou voir mourir ses amis, ce qui est pis encore.

Je retournerai le mois prochain à Chanteloup, où vous savez que j'ay passé tout le temps de l'exil.

A Paris, ce 27 janvier 1777.

..... Une foule d'incommodités qui me désolent, ce sont des maux de nerfs qui depuis quelques années me tourmentent presque sans relâche. Je passe quelquefois des mois entiers sans pouvoir même lire une brochure. A la moindre application, je sens un serrement dans les tempes et dans toute la tête; pour l'ordinaire, j'ay des tiraillements dans la gorge, dans la nuque du col, au sommet de la tête.

Vous aurés appris par les nouvelles publiques que le Roi avoit acheté, il y a quelques mois, le superbe cabinet de M. Pellerin. Je compte qu'il nous fournira douze à quinze mille médailles qui nous manquoient. Il arrivera de là une chose qui me fait plaisir, c'est que j'aurai, pendant mon administration, augmenté du double le cabinet du Roi, tant pour le nombre que pour la valeur des médailles, quoique ce cabinet fût déjà le premier de l'Europe quand on l'a confié à mes soins. Il restera dix-sept à dix-huit mille médailles doubles destinées à des échanges (1).

Monsignore,

J'ai reçu les copies que vous avez eu la bonté de m'envoyer, je vous en remercie, et je charge le porteur de cette lettre de vous rembourser les cinquante-huit paoli que vous avez bien voulu avancer pour nous. Je joins ici une lettre de notre ami M. Mariette, qui est enchanté d'avoir

(1) Ces lettres autographes signées, adressées au révérend Père Paciaudi, procureur général des Théatins à San Silvestro, à Rome, font partie de la Bibliothèque de Parme.

L'honneur de votre connoissance, et qui me fait à cet égard les remerciemens les plus touchans et les plus sincères. Je ne dois pas néanmoins vous dissimuler que sa modestie est étrangement alarmée du dessein où vous étiez de publier quelques-unes de ses lettres. Il me prie de me joindre à lui pour vous en dissuader. Il a si peu d'estime des ouvrages qu'il a composés avec le plus de soin, qu'il frémit de la crainte que votre politesse lui a inspirée. Il sent que c'est un effet de votre générosité, mais il vous prie de considérer que la publication de ces lettres fourniroit contre lui des armes au docteur Giulanelli de Florence, et qu'on ne manqueroit pas en France de le comparer au cardinal Guirini. J'espère que ses raisons, spécifiées dans la lettre que je vous envoie, seront encore supérieures aux miennes. Tout ce que je puis ajouter, c'est que certainement on lui feroit la plus grande peine du monde en prenant le parti qu'il redoute, et que vous avez trop de modestie vous-même pour ne pas respecter la sienne.

Je profite de cette occasion, Monsignore, pour vous demander un service assez important auprès de M. le duc Corsini. Il s'agit d'une petite négociation relative à quelques médailles du cabinet de M. le duc de Bracciano. M^{sr} Piccolomini m'assure que vous avez été consulté; je n'ay pas voulu vous en parler auparavant, de peur qu'en multipliant les sollicitations, je ne parusse vouloir ôter la liberté du refus. Je puis passer aujourd'hui par-dessus ce scrupule et vous expliquer avec confiance l'affaire dont il s'agit. J'avois fait prier M. le duc de Bracciano de vouloir bien distraire quelques médailles de son cabinet en faveur de celui du Roi, et vous trouverez ci-joint la copie du premier mémoire que j'avois présenté. J'avois choisi des médailles qui, à proprement parler, ne faisoient pas suite dans le cabinet Bracciano, et je n'aurois eu garde d'en demander de la suite en grand bronze, ou des médaillons du même métal. Ces deux suites sont très-riches, et, loin d'en rien séparer, il faudroit plutôt chercher à les compléter. J'ai

demandé deux médaillons d'or du Bas-Empire, et par conséquent moins précieux que s'ils étoient du Haut-Empire, trois médailles de Rois Grecs, et trois médailles d'or des Empereurs Romains. Pour ces huit médailles, j'offrois la suite complète des estampes du cabinet du Roi, en vingt-cinq volumes in-folio; quoique les médailles en question soient assez rares, je suis persuadé que l'échange seroit très-avantageux au cabinet de M. le duc de Bracciano. M^{sr} Piccolomini m'apprend que M. le duc appréhende que les médailles que je désire ne soient citées du cabinet Odescalchi, et il se fait un scrupule d'affoiblir le dépôt qu'il a reçu de ses ayeux. Je sçais que deux ou trois de ces médailles ont été citées du cabinet de la Reine Christine, mais personne n'ignore que toutes les médailles de cette princesse n'ont pas passé individuellement dans la maison Odescalchi. C'est ce que je tâche de montrer dans le second mémoire que je vous envoie. Vous y verrez un autre plan d'échange qui serviroit peut-être mieux à lever tous les scrupules de M. le duc, si l'échange se fesoit par médailles; en appauvrissant le cabinet d'un côté, on l'enrichiroit beaucoup plus de l'autre. La grâce que je vous demande, Monsignore, c'est de vouloir bien me prêter votre secours auprès de M. le duc de Corsini; je sçais que la confiance qu'il a en vous est égale à celle que M. le duc de Bracciano a en lui. Vous ne devez pas douter que cette affaire ne me touche vivement. Je voudrois porter quelque chose en France, puisque j'ai été envoyé en Italie dans cette vûe. Loin de faire tort au cabinet Bracciano, je crois pouvoir l'enrichir de plusieurs médailles fort rares qui lui manquent. Je rendrois en même temps à l'illustre possesseur toute la justice qu'il mérite dans la préface du catalogue du Roi, qu'on commencera bientôt à graver; et ce témoignage, s'il me permettoit de le lui rendre, ne suffiroit-il pas pour les étrangers, et quelqu'un pourroit-il trouver mauvais qu'un grand seigneur eût eu la complaisance de sacrifier quelques médailles pour embellir le cabinet d'un grand

Roi? Je vous parle, Monseigneur, avec la confiance que m'inspire votre amitié, et je vous prie de ne faire de ma lettre que l'usage que votre prudence vous suggérera. Je vous réitère les témoignages de ma reconnoissance, et de l'attachement aussi inviolable que respectueux avec lequel je serai toute ma vie, Monsignor,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

BARTHÉLEMY (1).

A Frescati, ce 8 juillet 1756.

MADAME DUBOCCAGE

A Paris, ce 5 novembre 1763.

Vous m'avez fait l'honneur de me demander mes ouvrages, mon Révérend Père; on vient d'en finir une édition à Lyon, dont je vous aurois envoyé les trois volumes si M. Melon, secrétaire de l'ambassade de France à Rome, avoit pu s'en charger; mais j'ai donné la préférence au dernier comme nouveau. Les deux autres ont déjà paru, et l'infant daigna me permettre de les lui présenter en un volume quand j'éprouvai ses bontés à Parme. Je suis assez fâchée de n'avoir pas eu le temps de faire relier les lettres sur mes voyages, que je vous supplie d'accepter, et quand vous les aurez lues, de prier mon très-aimable ami l'abbé de Condillac d'en faire autant. La crainte de trop charger le porteur m'a empêchée de lui en présenter un exemplaire, mais rien ne m'empêchera jamais d'avoir pour lui et pour

(1) Cette lettre autographe signée fait partie de la Bibliothèque Corsini, à Rome.